

leur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui était le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnaies; et son système, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce système existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avaient annoncé qu'il devait changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, et n'a point du tout baissé dans les monnaies; c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, et a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devait faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

xxiv.
Histoire des
mines
de diamans
découvertes
dans
le Brésil.
Considéra-
tions sur
la nature
de cette
pierrerie.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses, soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force et le signe du pouvoir, soit parce qu'elles ont obtenu partout la considération due aux talens et aux vertus. Le désir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant et de plus rare. Les peuples sauvages et les nations civilisées ont à cet égard la même vanité. De toutes les matières qui représentent

l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en sont quelquefois éblouissantes: on dirait qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreraient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nus, qu'entourés de pierres précieuses; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles; que l'éclat du diamant ne fait qu'affaiblir l'éclat de leurs yeux; que cette dispendieuse parure fait mieux la satire de leurs époux ou de leurs amans que l'éloge de leurs charmes; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet; et que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin est un homme sans goût?

On trouve des diamans de toutes les couleurs et de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare et la plus chère. Viennent ensuite les diamans roses, bleus et jaunes. Les roux et les noirâtres sont les moins estimés. La transparence et la netteté sont les qualités naturelles et essentielles du diamant: l'art y ajoute l'éclat et la vivacité des reflets.

Le diamant est une pierre cristallisée, dont

la forme est un octaèdre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou allongée ou aplatie; mais jamais ses angles solides ne sont aussi nettement, aussi régulièrement terminés qu'ils le paraissent dans les autres pierres cristallisées, et surtout dans le cristal de roche.

Mais la cristallisation n'en est pas moins régulière dans l'intérieur. Cette pierre est composée de petits feuillets extrêmement minces, si étroitement joints ensemble qu'elle présente une face unie et brillante dans l'endroit même de la cassure. Malgré cette union si intime des élémens de la cristallisation du diamant, on ne peut le polir qu'en saisissant la disposition des lames dans le sens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une sur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réussiraient pas, et le diamant s'échaufferait sans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvremens ne sont pas uniformes et dans le même sens. Les diamantaires comparent la composition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles se croisent en tout sens.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pierres par son éclat, son feu et sa dureté. Il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumière lorsqu'on le chauffe doucement au feu ou qu'on l'expose quelque temps aux rayons du soleil, et

de la conserver aussi plus long-temps que les autres corps, lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres. C'est d'après ces propriétés, et peut-être aussi d'après quelques qualités imaginaires, que les physiciens ont présumé que le diamant était formé d'une matière plus pure que les autres pierres. Plusieurs même ont pensé qu'il contenait cette terre adamique primitive, long-temps l'objet de tant de recherches pénibles et de spéculations extravagantes.

La dureté du diamant faisait croire qu'il était indestructible, même au feu le plus violent; et rien ne semblait mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres et surtout des pierres quartzeuses qui ne souffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occasion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été soumis à l'action du feu avant 1694 et 1695, que le célèbre Averani en exposa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'instruction de Jean-Gaston de Médicis, son élève. Les physiciens célèbres du temps, qui assistèrent à cette expérience, virent avec étonnement que le diamant s'exhalait en vapeurs et disparaissait entièrement, tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que se ramollir, et que les autres pierres plus tendres encore n'éprouvèrent pas des altérations aussi considérables. Cette tentative singulière, répétée sur plusieurs diamans, réussit également: mais

la violence du feu qu'on y employa, ne permit pas de soupçonner qu'on pût y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers essais restèrent ignorés jusqu'au règne de l'empereur François I.^{er} qui les réitéra à Vienne, en soumettant les diamans avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruisait dans le feu avec la plus grande facilité, tandis que les autres pierres précieuses, même les plus tendres, n'y éprouvaient tout au plus qu'une légère altération.

Ces faits, quoique bien constatés, parurent si extraordinaires; ils choquaient si fort les préjugés reçus, qu'ils retombèrent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains, ils n'en furent pas moins inconnus, ou contredits par ceux qui n'en avaient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France, en 1768, de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne, il les communiqua à l'Académie des Sciences, et leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié et combiné ses essais, il en résulte très-clairement, et de ceux qu'on a répétés d'après lui, que le diamant s'évapore et brûle assez rapidement au feu et à l'air libre; que son entière destruction,

loin d'exiger le feu violent qu'on lui avait fait subir avant lui, demande à peine le degré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit, non-seulement à l'air libre: mais encore dans les creusets de la meilleure porcelaine cuite et le plus hermétiquement fermés; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans les grands feux de porcelaine longtemps continués.

Les menstrues les plus actifs, comme les sels alkalis en fusion, les autres minéraux les plus concentrés, aidés même de la chaleur du feu, n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action; il ne se mêle à aucun verre dans la vitrification; il ne souffre d'union avec aucun corps connu jusqu'ici; et ces propriétés sont également communes aux diamans de l'Inde et à ceux du Brésil, aux diamans blancs et à ceux qui sont noirs ou colorés, aux diamans parfaits et aux diamans de *nature* et qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractère particulier de cette substance, jusqu'ici unique dans la nature, qu'avec les apparences extérieures des autres pierres, elle ne leur ressemble en rien, quant à la nature de sa composition: qu'avec la dureté la plus grande, elle est la seule de ce genre qui ne résiste point et qui se dissipe à un feu même assez léger. C'est ainsi que la nature se joue dans tous les

règles par une infinité d'anomalies surprenantes. Tantôt elle semble s'astreindre, dans la chaîne et l'échelle des êtres, à l'ordre des nuances insensibles; et tantôt rompant toute série, elle fait un saut brusque, laisse derrière elle un vide immense, et pose deux bornes éloignées dont il est impossible de remplir l'intervalle. C'est ainsi que certains végétaux jouissent déjà de quelques avantages de l'animalité! Il en est de même de l'or, du mercure et du soufre, comparés aux autres substances minérales et métalliques; et enfin de l'homme qui laisse à une si grande distance les autres animaux.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers temps, on n'en connaissait que dans les Indes orientales. La plus ancienne est sur la Gouel, qui sort des montagnes et va se perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamans. Mais cette mine est peu abondante; ainsi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'île de Bornéo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le sol d'où l'on tire ces diamans. Plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrain sablonneux et pierreux. On en fouille d'autres, dans une espèce de minerai ferrugi-

neux où elles s'enfoncent jusqu'à cinquante brasses. Mais partout, cette pierre singulière est isolée et ne paraît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince, un peu terne et de même nature que le noyau. Cette pellicule est communément recouverte d'une première croûte peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indostan. Ce sont les naturels du pays qui les exploitent et qui livrent les diamans à de riches Baniens qui les portaient autrefois à Madras et qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier est tombé, depuis assez long-temps, entre les mains de quelques Anglais qui négocient pour leur propre compte. Ils distribuent les pierres de poids différens, de qualités diverses, en bourses assorties qui, à Londres, sont vendues cachetées avec leurs factures. En faisant des six dernières années une année commune, le prix réuni de tous ces diamans s'est élevé par an à 3,420,000 liv. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui était enregistré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux et trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans, il y en avait un d'une

forme très-irrégulière, qui pesait 195 karats tout taillé. Il appartenait à un Arménien qui refusa de le céder à l'impératrice de Russie pour deux millions cinq cent mille livres et une rente viagère de vingt-cinq mille francs. Personne ne se présenta pour l'acheter; et ce négociant fut trop heureux que M. Orlof renouvelât quelque temps après l'offre de deux millions cinq cent mille livres; mais sans pension. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de sa fête, des mains de son favori, ce riche présent.

Il était à craindre que les révolutions, qui bouleversent si souvent l'Indostan, ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui en 1728, fut faite au Brésil sur quelques branches de la rivière des Caravelas, et à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraës.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvaient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussaient, comme inutiles, avec le sable et le gravier. Antoine Rodrigues Banha, soupçonna leur prix et fit part de ses idées à Pedro d'Almeida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1750, chargea d'A-cunha, son ministre en Hollande de les faire examiner. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent que c'étaient de très-beaux diamans.

Aussitôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cent quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement; mais les mesures prises par un ministère attentif, les ramenèrent bientôt à leur première valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourrait employer à ce travail que six cents esclaves: dans la suite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à son gré le nombre, en payant cent sous par jour pour chaque tête de mineur.

Pour assurer l'exécution du privilège, les mines d'or qu'on exploitait au voisinage furent généralement fermées; et ceux qui avaient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base souvent trompeuse, se virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de rester sur leurs héritages; mais la loi déclina des peines capitales contre ceux d'entre eux qui blessaient les droits accordés au monopole. Depuis que le souverain a pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans; mais sous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'elle-même a fixé, et en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent passer du Nouveau-

Monde dans l'ancien, sont enfermés dans une cassette à trois serrures, dont les principaux membres de l'administration ont séparément les clefs; et ces clefs sont déposées dans un autre coffre, sur lequel le vice-roi doit apposer son cachet. Au temps du privilège exclusif, ce précieux dépôt, à son arrivée en Europe, était remis au gouvernement, qui retenait, suivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui passaient vingt karats, et en livrait tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'était engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage; et quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamans. C'est un seul négociant qui s'en saisit et qui donne 3,120,000 liv. à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'élève à un dixième, comme le pensent tous les gens instruits, ce seront 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'élève pas annuellement à plus de 3,432,000 liv. L'Angleterre et la Hollande achètent ces diamans bruts, et les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamans du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière: ils sont la plupart épars dans les rivières, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. S'y sont-ils formés? Y sont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent? C'est ce qui n'est pas encore éclairci. Ce qui ferait pencher à croire qu'ils y sont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers et des montagnes, c'est l'accroissement de leur quantité dans la saison des pluies et après de grands orages.

Aux Indes orientales et occidentales, les mines sont placées à peu de distance de la ligne, les unes dans les premiers degrés de latitude boréale, et les autres dans les degrés correspondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts est plus épaisse aux diamans du Brésil qu'à ceux de l'Indostan, et il est aisé ou du moins possible de les distinguer sous cette forme; mais lorsqu'ils sont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent: aussi la valeur est-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre seulement des petits diamans: ceux d'Amérique, qui passent quatre ou cinq karats, ont la plupart des imperfections qu'on remarque rarement aux diamans d'Asie; et alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres; mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or et des diamans, on trouve encore des améthystes, des topazes très-imparfaites, et des chrysolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole, et ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts; cependant leur exportation annuelle ne s'élève pas au-dessus de 150,000 liv., et les droits que perçoit le gouvernement, à raison d'un pour cent, se réduisent à 1500 liv.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui se retrouvent dans quelques autres provinces du Brésil, sans qu'on se soit jamais occupé d'en ouvrir aucune. La nature paraît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste et fertile région du nouvel hémisphère.

xxv.
Situation
actuelle
du Brésil.

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manières: l'augmentation de son revenu public, par le Brésil, paraît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs; l'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre, le commerce exclusif des diamans, la vente d'un grand nombre de monopoles, la surcharge des douanes: telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fisc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique: on y exige le quint de l'or et des

diamans, qui monte à six ou sept millions de liv.; on y exige la dime de toutes les productions, qui, quoique perçue avec douceur et par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 liv.; on y exige l'achat de la croisade, qui ne passe pas 160,000 liv.; on y exige des droits sur les esclaves, qui s'élèvent à 1,076,650 liv.; on y exige, pour la réédification de Lisbonne et pour les écoles publiques, 385,000 liv.; on y exige, des officiers subalternes de justice, 153,000 liv.; on y exige dix pour cent sur tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort, ce qui peut rendre 4,882,000 l.; on y exige 1,124,000 l. pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les boissons et les marchandises arrivées dans les ports. Le gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du savon, du mercure, de l'eau-forte et des cartes à jouer, qu'il afferme 710,320 livres.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagements dans le Brésil: elle doit au Para 713,000 liv.; 517,600 liv. à Saint-Paul et à Matto-Grosso; 10,110,000 liv. à Rio-Janeiro: en tout 11,340,600 liv. Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occasionées par la construction récente de quelques forts, plus ou moins nécessaires; et dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, et par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Brésil devait, en 1774, aux négocians de la métropole 15,165,980 liv. C'était du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établissement.

xvvi.
Liaisons
extérieures
du Brésil.

La colonie a formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois, les vaisseaux qui revenaient des Indes orientales en Portugal y relâchaient, et y vendaient une partie de leur cargaison; cette communication a été interrompue dans les temps modernes, pour des raisons que nous ignorons, mais qui ne sauraient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les îles du Cap-Verd, jusqu'au-delà du pays d'Angole, est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Brésil; et ceux de Rio-Janeiro ont commencé, assez récemment, à se porter sur la côte orientale. Dans ces voyages sont employés des bâtimens construits dans la colonie même, qui n'ont pas moins de soixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des nègres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages: c'est pour l'exploitation des mines, c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques, que nous avons sous les yeux, démontrent que chacune des huit dernières années, on a arraché de ces malheureux rivages, seize mille trois cent trois esclaves, qui, à raison de 312 liv., l'un dans l'autre, ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés

avec l'or, le tabac, les eaux-de-vie de sucre, les toiles de coton que fournit le Brésil, avec la verroterie, les miroirs, les bonnets rouges, les rubans, diverses quincailleries, arrivés d'Europe.

Les liaisons de la colonie avec les îles portugaises ont un autre but. Madère lui envoie tous les ans, sur huit ou neuf petits navires, pour 400,000 livres de vin, de vinaigre et d'eau-de-vie; elle reçoit des Açores, sur quatre ou cinq bâtimens de plus, pour 610,000 liv. des mêmes boissons, auxquelles on joint des toiles de lin, des viandes salées et des farines. Les agens de ce commerce se chargent en retour des productions du Brésil dont la métropole ne s'est pas réservée la propriété exclusive. Ces différentes branches de commerce réunies n'emportent chaque année, des denrées de la colonie, que pour 2,271,000 livres.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivèrent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775, elles s'élevèrent annuellement à 56,949,290 liv. L'or, les diamans, quatre cent quarante-trois mille quintaux de sucre, cinquante-huit mille cinq cents quintaux de tabac, quatre mille cinq cents quintaux de coton, vingt mille quintaux de bois de teinture, cent quatorze mille quatre cent vingt cuirs, d'autres objets moins importans, formèrent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler: elles ne nous sont pas assez